

A mains nues

Une nouvelle de Valérie Duplaix

Les hurlements des sirènes mêlés aux bruits du couloir, où l'on se crie des ordres d'un bout à l'autre, le roulement des chariots, le va-et-vient des ascenseurs, le bip-bip hystérique des machines, les lumières violentes, oppressaient autant le visiteur que le personnel et malgré mon habitude, je regrettais ce soir-là, plus que jamais, qu'en ce lieu, ni les hommes ni le matériel ne semblent jamais tenir compte du panneau "silence" fixé à l'entrée de l'hôpital.

Quel raffut ! Rien n'était calme, rien n'était rassurant, rien n'était reposant dans votre chambre bleue. La nuit on veut plus de douceur, oui surtout la nuit. J'étais seul à vous veiller cette nuit de pleine lune, car c'était mon tour de garde. Je regardais distraitement le trait plat de l'encéphalogramme sur l'écran. Je baissais la lumière, la pénombre fit vibrer davantage le trait vert à l'éclat aveuglant. La nuit risquait d'être longue. Seuls, les battements réguliers de votre cœur, amplifiés sur le stéthoscope électronique, donnaient un peu de sérénité par leur répétition invariable. L'écho de votre cœur, inlassable, apportait une douceur pâle, à votre chambre froide, aux murs luisants d'un bleu pétrole, effroyables de mauvais goût.

J'étais là et je devais attendre. Je me calais au fond du fauteuil, pour me laisser aller sur votre rythme cardiaque. Pour rêver : comme l'on rêve toujours sur une berceuse un peu mélancolique. Je me mis à regretter vaguement le temps où l'on pouvait encore ouvrir les fenêtres et respirer tout à la fois l'air et les bruits de la ville. Cette bâtisse était devenue comme bien d'autres, un immense bocal à l'air conditionné et ses ouvertures bien closes ne laissaient rien filtrer. Malgré les efforts de haute technicité, l'air me semblait rare. Je soupçonne toujours les ordinateurs et les lampes halogènes de bouffer l'oxygène. Je les regardais d'un air mauvais.

Ma tête allait et venait sur le haut du fauteuil en skaï, facile à nettoyer, je cherchais ma place et soudain je crus entendre, oui à ce moment, je crus entendre un léger bruit ; du fond de votre lit s'échappait un son, un souffle, peut-être un frottement ? Un murmure ? Une musique ! Ici ? A cette heure ? :

- "Oh ! Si jamais je pleure "...
- Oh ! Si jamais je me mets à pleurer..."

Si mon oreille n'avait pas été aussi fine, j'ai hérité cela de ma mère, aurais-je entendu au-delà du vacarme vos paroles, tel un râle, qui s'élevaient doucement sous les draps ?

Je restais immobile. Je savais que c'était impossible. Je vous ai regardé. Deux larmes coulaient lentement sur vos joues pâles et je me demandais comment elles avaient pu passer vos paupières closes collées par deux morceaux de sparadrap ?

Je voulais, je devais rester rationnel, scientifique. Ce bruit ténu, ce murmure si fragile, c'était une illusion ! Un râle tout simplement. Oui ! Juste un râle. Je devais vous aspirer, enlever les glaires coincés au fond de votre gorge. J'étais presque soulagé et pourtant c'est toujours une intervention assez délicate et assez répugnante... mais je retins mon geste. Votre râle reprit. Non, ce n'était pas un simple râle : une musique s'évaporait de vous ! C'était une douce plainte qui faisait frissonner les draps.

Je me suis alors soulevé lentement. Je me suis penché balayant d'un seul regard la pièce pour m'assurer qu'un collègue ne me faisait pas une blague, caché sous le lit. Très distinctement le souffle disait :

- « Si jamais je pleure, Oh ! Si jamais je me mets à pleurer. Arrêtez-moi ! Car j'inonderais la terre, les vagues seront immenses, ne pourront-elles jamais cesser ? Entre vos bras couverts de coton blanc, elles pourront, je le sais enfin s'apaiser. »

Je me suis rapproché de vous, je n'osais pas vous toucher, je vous glissais à l'oreille : « Eh ! Dans votre état c'est pas qu'il ne faut pas parler, c'est que c'est impossible ! Respectez le cours des choses ! Je sais c'est difficile. Mais n'essayez pas, de toute façon aucun son ne peut sortir ! Vous avez un tuyau dans la gorge et d'autres dans le nez. Allez ne faites pas le malin, je ne veux pas d'histoires ». Mais la plainte continuait comme le souffle d'un ballon qui se dégonfle et que l'on ne peut arrêter.

- « Oh ! Si jamais je pleure, caressez-moi sans bruit. Arrêtez les machines. A quoi sert leur ronron ? C'est vous qui devez ronronner contre mon cœur, pour calmer ma peine, pour apaiser mon chagrin de vous quitter ainsi ! Si jamais je pleure, arrêtez-moi ! Mes larmes, comme des vagues immenses, traverseront la chambre, elles balayeront les forêts comme les hommes... »

Mon sang s'est figé. J'avais froid aux mains. J'avais une terrible envie de vous faire taire, de pisser aussi, de soulever d'un coup sec le linge qui vous recouvrait. Je ne fis rien. Ma vie était là tout entière, suspendue à votre murmure... à cette musique qui s'évaporait de vous.

- « Mes larmes, comme des vagues immenses, détruiront les plus grandes villes et la terre tout entière. Elles détruiront le monde. »

Je cherchais à garder mon calme mais il était déjà trop tard. Tout mon corps était en alerte. Je devais appeler des collègues à l'aide mais aussitôt je renonçais.

Je serais ridicule, je les voyais déjà tous au self ricaner : « Alors le patient de la chambre 112, il raconte encore des histoires ? Il chante des chansons ?... »

Des petits éclats verts lumineux attirèrent mon attention, je regardais l'écran du monitoring relié au stéthoscope posé sur votre poitrine. Je m'affaissais d'un coup. J'eus l'impression d'être violemment frappé à la nuque. Je voyais, j'entendais, je sentais. Mais il n'y avait plus aucun espace dans ma tête pour comprendre. Tous mes sens percevaient avec une netteté effrayante, mais toute intelligence m'avait quitté, aucune logique ne venait mettre un peu d'ordre, aucun de mes neurones ne venait à mon secours : l'écran s'était mis à transcrire, non pas votre rythme cardiaque, comme il devait le faire et l'avait toujours fait. Non ! Sur l'écran apparaissaient, d'un beau vert fluo, des mots ! Votre cœur écrivait sur l'écran ce que vos battements me murmuraient ! ... oui, c'était votre cœur battant, qui traçait appliqué d'une belle écriture régulière et fine, j'étais fasciné... à cet instant, j'abandonnais la lutte, après tout je n'étais là que pour vous.

- « Oh ! Si jamais je pleure, arrêtez-moi ! Mes larmes auront un goût de sel car à elles se mêle toute ma désolation. N'écoutez pas ma mère accablée, ni mes frères ni mes sœurs. Arrêtez, je vous prie, ces flots amers, ne laissez pas mon cœur à la dérive. Ramassez mon cœur cru et peut-être encore tiède. Enlevez vos gants monsieur ! Enlevez vos gants ! Venez caresser mon cœur cru à mains nues ! »

De façon impérieuse et dans l'instant, il me fallait sentir sous mes doigts votre cœur sur l'écran. J'effleurais doucement les lettres qui se traçaient et je sentis tout au fond de mon ventre que j'avais déjà envie de plus...

Quelle main complice a poussé le brancard vers les sous-sols ? Je ne m'en souviens plus. Je sais qu'il y eut un grand remue-ménage, on vous préparait comme pour un mariage tandis que j'arrachais mes gants !

Mon corps savait avant moi, les gestes que je devais faire : les instruments à utiliser, les machines à débrancher, les découpes délicates à opérer, et tout était facile. Mes mains se déliaient, mes doigts s'allongeaient, mon œil se dilatait et mes lèvres se retroussèrent sur mes gencives ! Je n'étais plus qu'un rictus épileptique et des mains agitées ! Non, rien ne m'appartenait plus !

Il y avait une mémoire en moi, inscrite sur chacun de mes sens, imprimée sur toute ma peau qui devenait vivante ! Du bout de mes orteils jusqu'à la racine de mes cheveux, aucun espace n'était épargné ! Je n'étais qu'une mécanique en service commandé et rien ni personne n'aurait pu m'arrêter. Je ne voulais qu'une chose : toucher féroce-ment ce cœur cru de mes mains nues !

C'était une faim furieuse, une soif absolue qui naissaient aux battements de votre cœur et en quelques minutes j'avais : lacéré votre peau, attaqué votre première couche de graisse, certes fine, entamé vos muscles, perforé votre cage thoracique, et je me retrouvais tranquille, à barboter jusqu'aux poignets, dans un bain de viande chaude et juteuse. Oh ! Il fallait voir comme mes narines frémissaient à l'odeur. J'ai toujours aimé ces odeurs un peu fortes de fruit laissé au soleil. Comme j'ai aimé aussi l'année de la canicule à l'hôpital, pour l'odeur aigre des grands-mères que l'on tardait à mettre en terre ! Je me dis aujourd'hui que c'était peut-être déjà un signe...

Tout devait aller vite, un cœur n'attend pas. Tout doit aller vite par amour par respect. La technique était là pour m'aider. Mon scalpel était sûr, la scie utile et précise. Je m'aidais de toute la quincaillerie. Par bouffées me revenait le temps où je dépeçais mes victimes à mains nues, de mes ongles ! Par spasmes, revenait ce temps où comme vous, je devais longer la rivière des jours durant, à renifler les pistes et lutter contre les bêtes sauvages pour préserver autant ma vie que mes proies.

Cette nuit, j'appréciais de savourer tranquille, sans avoir à rôder cette nuit comme les loups. Je n'avais aucune nostalgie pour ce temps où il est vrai la lutte ravivait notre espèce, le combat forgeait nos muscles et nos réflexes, la violence apaisait notre soif de sang. Ce soir, j'appréciais le confort, les progrès techniques, ce plus d'humanité. Sans peur servile, je pouvais déguster !

Chacun de mes gestes était mesuré, savant, subtil. Je n'abîmais rien, je respectais le moindre diverticule. J'étais habile et minutieux. Rien ne me surprenait. Non, rien. Sauf moi-même ! Je n'avais sur le dos qu'une simple blouse de coton blanc, oui, une simple blouse blanche. Je n'avais pas de cape noire brodée de rouge, je n'avais pas de grandes canines pointues et mes ongles étaient coupés ras, pourtant j'avais soudain la même faim ancestrale, la même force bestiale et une telle dextérité ! Vos tripes et vos viscères étaient comme un terrain connu, le jardin de mon enfance où j'avais dû faire mes premiers pas, certes il y faisait très sombre mais votre sang luisant, épais était mon fil d'Ariane qu'il me fallait suivre, pour sectionner aux bons endroits. Pas un seul moment je me suis égaré. Revêtu de cette blouse blanche, j'étais tel un vampire : une bête affamée ! Et moi qui d'ordinaire n'aime pas faire la cuisine, à cause des déchets, je me surpris, à lécher soigneusement un à un chaque ustensile, à laper tel un chien vos restes sur le lit !

Oh ! N'allez pas croire que c'est toujours aussi facile. J'ai eu de la chance ce soir-là, peut-être la pleine lune, je ne le sais toujours pas.

Le plus souvent, il paraît qu'il faut forcer la main, décider du sacrifice, choisir la victime et tuer de sang-froid. Les chairs capitonnées d'effroi sont plus dures à dépecer. La peur empêche les corps comme du plomb, sans compter combien de bistouris pour en venir à bout ! Ce soir, je profitais de l'aubaine : un cœur qui s'offre est plus léger. Le confiant c'est plus tendre, il fallait voir comme ma lame s'y enfonçait sans peine.

Au fond de la cage ouverte, je découvris votre cœur palpitant. Sans attendre, j'osais une première caresse pour vous apprivoiser. Ce velouté sous mes doigts ! Ma peau avant moi sut reconnaître et me dire que votre cœur était doux comme les fesses d'un ange.

Je bénissais pour une fois, l'isolement de la pièce à l'abri des regards et à l'abri de l'air. Cet espace clos donnait du sacré à notre intimité. Nous étions seuls pour entendre votre cœur cru me dire alors combien il était fou d'amour...

Je sortis l'oiseau de la cage avec mille précautions. Puis je vérifiais régulièrement vos messages sur l'écran.

– « Vous me voyez enfin ! Est-ce que vous me trouvez beau ? Dépêchez-vous de me dire, à coup de bistouri, ce que personne n'a su me dire quand je battais encore à l'abri. Votre souffle sur mes membranes violacées est une caresse ultime. Un délice suprême mais arrivé trop tard. Non, attendez ! Je ne voulais pas dire cela. Restez auprès de moi. C'est toujours l'heure des trouvailles merveilleuses et des chansons d'amour, il n'y a pas de retard pour l'ultime désir. Prenez, prenez mon cœur cru et encore tiède dans vos mains nues ! »

J'ai rougi de plaisir, troublé par votre confiance naïve. Je tremblais à chacun de vos soubresauts dans mes paumes brûlantes. J'étais bouleversé, le cru m'apparaissait comme le nu : d'une grossièreté ! D'une vulgarité ! Que sans hésitation, je frictionnais ma bouche de ce morceau de chair spongieuse agitée de hoquets. Je le frottai sur mes lèvres avec force. Je le malmenais avec tendresse, je le chavirais dans tous les sens ! Je le ballottais pour lui donner le tournis. Après vous avoir pétri de toutes parts, malaxé dans les moindres plis et replis, nous étions l'un et l'autre épuisés. Nous sommes restés là longtemps comme deux mollusques collés l'un à l'autre ! A reprendre notre souffle.

J'étais déjà ivre de vous lécher, de vous sucer, de vous mordre et de vous renifler ainsi. J'avais la bouche en feu ! Sur l'écran vous avez écrit :

– « Prenez votre temps monsieur ! Prenez votre temps ! Lèche du bout de la langue, mordillez du bout des dents, donnez quelques grands coups de langue et attendez un peu ! »

A votre demande, je me mis à peloter doucement votre cœur. Je l'écoissais comme un haricot énorme et gluant. Je le massais sur mes mains minutieusement : bien ici, là, entre ces deux doigts, oui et là aussi, sans oublier aucun espace, comme on applique une pommade pour enlever une sécheresse cutanée. Je vous trifouillais le haricot et ça me chatouillait ! Votre grain de chair identique à mon grain de peau me laissait croire que nous étions frères... Je vous tenais fermement dans mes mains.

Naïvement je voulais me croire à l'origine de chacun de vos frissons : plus je serrais, plus vous palpitez, et plus je me sentais fier ! Il m'a fallu trouver un bon dosage de fermeté et de tendresse pour vous éviter de gicler comme une savonnette.

En vous retournant, vous palpant, vous examinant sous la lumière blanche, il pouvait presque croire, votre cœur, que je le berçais comme il le voulait tant ! Ma savante dissection, aux actes précis et délicats, était pour vous, une dernière volupté. Mes gestes mécaniques étaient pour votre cœur affamé des trémolos d'amour. Sur ce lit tout couvert de blanc, comme pour un dimanche, mes douces précautions médicales devenaient pour vous le chant divin du pardon.

Derrière vos tendres ventricules et gracieuses oreillettes, je discernais alors, une veine bien rouge et toute gonflée. J'ai regardé longtemps, il me semble, ce gros tube rougeâtre, comme on regarde une étoile filante : la bouche entrouverte. Je scrutais ce tuyau violet et sanguinolent, ma respiration retenue comme pour faire un vœu. Je devais trancher ce dernier lien de vie qui vous unissait encore l'un à l'autre. Sans hésiter, je le sectionnai d'un coup de dents. Un goût de fer a envahi ma bouche, j'ai aspiré goulûment.

L'éclat de l'écran s'est éteint : il me fallait faire vite. La police à la porte attendait. Tout le monde s'agitait. Les infirmières s'affairaient inquiètes et impatientes. Je vous transportais au creux de mes mains nues. J'étais couvert de crainte et de sueur. Vos 625 grammes de chair pesaient le poids de la terre. Je vous mis avec précaution, entre deux blocs de glace, au milieu du caisson. La police était prête, elle venait nous chercher. Les infirmières chuchotaient sans bruit... le greffon 14823 était prêt à partir.

Personne ne sait et ne saura jamais le vampire que je suis, même pas l'infirmière. Si pour les mères, je reste celui qui savamment, enlève d'une cage un oiseau en danger pour lui trouver un nouveau maître, pour qu'il puisse encore gazouiller... Moi, je sais. Je sais le plaisir du carnage, la jouissance du sang. Je sens toujours dans mes mains nues, votre cœur cru battant et encore tiède, et préfère garder précieusement, le tracé de l'électrocardiogramme, pour me disculper si besoin, le jour venu ...